

Fureurs | Paula Ringer

Kathleen pousse des cris de guerrière pour ne pas s'effondrer. Lorsqu'elle monte sur scène à Olympia en 1990, Kathleen porte un tee-shirt serré et une culotte noire qui souligne la rondeur de son ventre encore adolescent. Son corps presque dénudé est prêt à affronter le danger comme les amazones intrépides qui ne reculent devant personne. Elle est à la fois l'enfant et la femme rebelle. « Oscillant du désir au dégoût, de l'espoir à la peur, refusant ce qu'elle appelle, elle est encore en suspens entre le moment de l'indépendance enfantine et celui de la soumission féminine. »

Les escaliers aux grandes marches blanches tendent leurs bras pour mener des groupes de lycéens vers leurs salles de classe. Descendre, montrer les marches, croiser des regards, avoir les jambes engourdis. Dans une salle à moitié pleine, poser son sac contre le pied d'un bureau, regarder quelques inscriptions sur la surface de la table et les cacher en les recouvrant de papiers et de stylos. Il n'est pas encore midi lorsque je corrige les mots mal orthographiés sur ma copie d'espagnol, j'essaie tant bien que mal de mettre les accents aux bons endroits. Je n'écoute pas vraiment la correction du devoir.

Je suis facilement distraite par les moindres détails qui peuvent attirer mon attention. Les observations occupent inlassablement tout mon temps, j'énerve et je m'énerve parce que je suis un œil qui regarde plus qu'il ne faut. Pendant la correction, je suis occupée par le fait que mon ventre essaie de me dire qu'il veut recevoir sa ration quotidienne. Mais tout ceci est anodin, à côté de ce à quoi je vais assister. Une camarade de classe que je connais si peu – nous recevons la même éducation, mais nous sommes toutes des étrangères les unes pour les autres – s'écroule sur le

sol. Elle se laisse tomber de sa chaise, geste irréel, presque magique. Elle ne tombe pas raide, comme les corps anesthésiés, non, elle déborde, elle tape des pieds, elle y met toute sa hargne. Les cris deviennent des larmes. Les larmes deviennent des cris. J'ai l'impression de voir le corps de ma camarade tourner sur lui-même, comme si elle faisait un *power move*, mais je comprends vite qu'elle propage surtout des cris dans un océan de silence, son corps est attiré par le sol comme un plongeur par les recoins maritimes les plus mystérieux.

Kathleen étudie la photographie à Evergreen. Elle affiche dans les couloirs de son école des photos d'elle enfant lorsqu'elle a sept ans, elle porte une couronne et revêt une écharpe de miss en arborant un grand sourire. Elle a tracé au stylo sur la photo une flopée de « Slut ». Elle sait, à l'instar de Jenny Holzer, de Barbara Kruger et de Cindy Sherman, qu'on peut faire parler une photo, qu'une image peut frapper et faire mal comme la réalité. Son école décide de décrocher les photos. Kathleen maltraite l'enfance parce que l'innocence comme forme de liberté s'arrête le jour où le regard posé sur le corps de la femme en devenir change.

Lorsque le corps de ma camarade s'écroule sur le sol, j'ai l'impression que le temps s'arrête, qu'il se fige comme dans *La Quatrième dimension* : plus personne ne bouge dans la pièce. Pétrifiés, les autres attendent, ils restent de marbre. J'ai l'impression d'entendre leurs pensées, ils sont figés, ils respirent à peine, mais ils pensent très fort. Ils se disent tous : « personne ne fait jamais ça dans une salle de classe. » La sonnerie les sort de leur état léthargique, le geste mécanique de la sortie de classe les sauve, ils rangent leurs affaires et quittent la salle. Toujours sur le sol ma camarade se relève, entourée par des regards pleins de méfiance, elle doit retrouver un *avant*, retourner à l'endroit qui se situe avant la limite d'une frontière.

Kathleen ne supporte plus les primates qui crachent par terre, cassent des bouteilles et considèrent les filles comme le sexe faible. Exister, s'exhiber et surtout raconter avec le son des guitares. Elle veut qu'ils entendent ce qu'ils font subir sur la musique qu'ils ont inventée. Ils disent qu'une fille en mini-jupe n'attend que ça, alors elle écrit sur son ventre

ce qu'ils disent en s'imaginant qu'il s'agit à coup sûr d'une donnée véridique. L'écrire sur la peau fait peut-être aussi mal que d'entendre ces habituels et incessants « bitch », « slut » prononcés à tout bout de champ près des bars et dans les rues sombres. Kathleen leur dit de s'éloigner de la scène, « girl to the front », ils sont devenus ses ennemis : lui, il a osé faire ça et la société le tolère, il s'autorise la violence et il n'est pas le seul à le faire. Avant de fonder Bikini Kill, elle slame : « I'm your worst nightmare come to life ! I'm a girl who you can't shut up ! There's not a gag big enough can handle this mouth ! I'm gonna tell everyone what you did to me ! It was the middle of the night in my house. »

Plusieurs fois dans le mois, le corps de ma camarade s'écroule sur le sol. Trop de phrases, trop de mots sont enfermés dans son corps. La répétition. Les mêmes intonations. Les mêmes mouvements circulaires. Le *power move* devient toujours plus puissant. Des cris en zigzag pour répondre au silence encore plus pesant des autres. Plus le silence est pesant, plus son *power move* atteint son apogée. L'absence de mots. Si elle pouvait chanter, il y aurait des mots, un chant de la révolte retentirait dans ces murs arriérés. J'aurais voulu l'entendre. J'aurais voulu qu'une bulle de féminisme éclate, mais ma camarade s'effondre sur le sol, et crie l'absence de révolte. Lorsque la sonnerie retentit, tout s'efface comme si rien ne s'était produit.

Ils veulent lui faire payer cette répétition, elle tombe-crie toujours dans la même salle. Pourquoi chercher à comprendre ? Ceux qui l'observent ne supportent plus d'être confrontés à leur propre silence. Ils peuvent, à la rigueur, tolérer une crise si elle est exceptionnelle, mais la fréquence de ces crises les déçoit. Les mêmes larmes, au même endroit, au même moment, sans *raison*. Alors, il faut qu'il y ait des explications, comme lorsqu'un appareil électronique disjoncte, si l'on ne comprend pas la source du problème, on le jette.

La chapelle du lycée n'est pas bien loin, elle trône au-dessus de nos têtes. Sous les platanes de la cour de l'école, ils disent : « Ça ne peut plus durer. Tu vas nous dire pourquoi tu fais ça ? » Ils lui reprochent ses cris inexplicables mais comment expliquer ? Pourquoi expliquer ?

« Les femmes n'ont pas du tout tort quand elles refusent les règles qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elle ». Avec Kathi Wilcox et Tobi Vail, Kathleen crée de nouvelles règles. Sur scène, elle est à la fois la femme en devenir et l'enfant blessée. Elle mime la petite fille teigneuse, bien plus violente qu'un groupe de mercenaires. Elle est drôle, mais, pourtant, ce n'est pas une comédie, ce n'est pas Ginger Rogers dans son déguisement de gamine, c'est un soulèvement radical sur la scène, un soulèvement en notes, en verbes, en gestes. Non, les femmes n'ont pas tort lorsqu'elle refuse de suivre les règles.